

MEMOIRE

**LA SENSIBILITE GEOGRAPHIQUE
DANS LA POESIE DE PRIMO LEVI**

Gianni HOCHKOFER

Société de Géographie, Genève

Résumé : Une approche de géographie humaniste révèle la sensibilité géographique de Primo Levi (1919-1987) dans sa poésie. Des aspects très profonds et peu connus de la personnalité de l'auteur remontent à la surface. La description très précise et l'évocation de milieux géographiques tels la périphérie industrielle, le camp d'extermination, la végétation, les vallées et les glaciers des montagnes du Piémont et du Val d'Aoste, sont analysés. Les constats amers du poète, noués à une lucidité prophétique sur la destruction de l'environnement, sont mis en relief. **Mots - clé :** Poésie, Primo Levi, sensibilité géographique, géographie humaniste

Abstract: The geographic sensitivity of Primo Levi (1919-1987) is revealed by an approach of Humanistic Geography. Very deep and less known aspects of the author's personality go back up to the surface. The very precise description and evocation of the geographical lifeworld such as the industrial periphery, the extermination camp, vegetation, valleys and glaciers of Piemonte and Val d'Aoste mountains are being analyzed. Bitter observations of the poet, bound to a prophetic lucidity upon the destruction of the environment are being emphasized. **Key words:** Poetry, Primo Levi, geographic sensitivity, humanistic geography

Littérature, poésie et sens du lieu

Les liens que tissent les êtres humains avec les lieux ont été mis en évidence par la géographie humaniste (Bailly, Scariati, 1990 ; Yi-Fu Tuan, 1990, Lévy, 1997). Le lieu, en tant que réceptacle d'une mémoire individuelle et collective des habitants, a été étudié sous l'angle du vécu à partir de sources littéraires (Pocock, 1981) et philosophiques (Lévy, 1990). La poésie, grâce à sa force d'évocation des sentiments les plus

profonds de l'âme, se révèle aussi une source importante. Margherita Azzari (1996:620), dans un article sur la géographie dans la *Divina Commedia*, met en évidence « la capacité perceptive » de Dante Alighieri et sa « sensibilité particulière qui lui fait cueillir la couleur des choses ». D'où le poète a-t-il tiré ses informations géographiques très précises ? A cette question, M. Azzari (1996:620) répond qu'à côté de la géographie imaginaire des lieux dans lesquels le Poème se déroule, « il y a une autre géographie, celle des lieux réels dans lesquels le poète a vécu et qu'il a regardés avec des yeux attentifs [...] et] une autre [...] qui provient de ses études [...] ». Maria de Fanis (1996:52), dans une étude sur le poète Biagio Marin, affirme que l'approche littéraire de la géographie humaniste met en lumière « le lien culturel originaire qui relie mutuellement l'homme aux lieux [...] ». Ainsi on se rend compte, en analysant l'espace, que « symboles et valeurs humaines le transforment en territoire. Le lieu, - *place, luogo* - devient ainsi un espace de stratification culturelle, d'enracinement de la mémoire historique des individus et de leurs sociétés, un espace humanisé qui acquiert de la valeur, du sens, seulement en relation avec les dynamiques existentielles qui le caractérisent » (De Fanis, 1996:52). Le poète acquiert donc le rôle d'interprète et de révélateur des signes présents dans l'espace, car il est « capable de déchiffrer les symboles humains complexes du paysage ». Au sein du lien entre les hommes et les lieux, la littérature fait émerger « les relations les plus cachées et celles, qui même évidentes, passent inaperçues parce que toujours « sous les yeux » (De Fanis, 1996:52).

Alexandre Gillet (2007) affirme dans une présentation d'une exposition dédiée au poète japonais Bashô : « Au contact d'une poésie comme celle de Bashô, est-il donc encore question de géographie ? Oui, si nous l'entendons justement à la limite du mot, c'est-à-dire si cette désormais géo-graphie, dans le sens d'une description sensible de la terre, peut nous rendre plus conscients de la condition terrestre de l'être humain. Oui si nous portons notre attention, à la manière d'Eric Dardel, sur une géographie dont à la fois les fondements et l'horizon résideraient en premier lieu dans la relation concrète nous liant à la Terre, c'est-à-dire dans la *géographicité* ».

L'importance de la poésie pour Primo Levi

Primo Levi est connu par un grand nombre de lecteurs pour *Si c'est un homme*, son premier livre publié, admirable récit de sa déportation à Auschwitz. Sa production en prose a été suivie par beaucoup d'autres livres, dont la quantité est étonnante si on pense que pendant longtemps, il a pu se dédier à sa vocation d'écrivain seulement durant son temps libre. Beaucoup de ses livres ont connu un bon accueil du public et de la critique, ce qui lui a valu une grande reconnaissance surtout en Italie mais aussi au niveau international. En Italie, il a remporté plusieurs prix littéraires dont le Prix Strega, le plus prestigieux prix littéraire italien, pour *La clé à molette* en 1979. Il a été aussi auteur d'un recueil de quatre-vingt-un poèmes écrits entre 1943 et 1986, que probablement moins de lecteurs connaissent. Sa recherche d'une écriture claire et efficace ayant pour modèle celle de son manuel de chimie organique à la Faculté ainsi que les comptes-rendus de travail dans une usine chimique, ne portent pas à priori vers la poésie.

« Si Primo Levi est partout reconnu comme figure emblématique du témoin de l'extermination, sa poésie n'a guère retenu l'attention ; elle tient pourtant une place centrale dans son œuvre, dont la portée esthétique reste sous-estimée » (Rastier, 2005:4 de couverture). La poésie était « fruit à ses yeux d'une sorte de pulsion irrationnelle. Dans la préface à la première édition de *Ad ora incerta*, il écrit (Rastier, 2005:19) :

« Qui n'a jamais écrit de vers ? Je suis un homme. Moi aussi, à une heure incertaine, j'ai cédé à cette impulsion : elle est inscrite, semble-t-il, dans notre patrimoine génétique. A certains moments, la poésie m'a paru mieux indiquée que la prose pour transmettre une idée ou une image. Je ne saurais dire pourquoi, et je ne m'en suis jamais soucié : je connais mal les théories de la poétique, je lis peu la poésie des autres, je ne crois pas au caractère sacré de l'art, ni même que mes propres vers soient excellents. Je puis seulement assurer à l'éventuel lecteur qu'en de rares instants (pas plus d'une fois par an en moyenne), des stimulations particulières ont revêtu, tout naturellement, une certaine forme, forme que ma moitié rationnelle persiste à ne pas tenir pour naturelle. » (Levi, cité in Rastier, 2005:19)

Ses poèmes, souvent de qualité remarquable, sont de précieux révélateurs de la personnalité multiforme de l'écrivain turinois. Le premier poème qu'il a composé, *Crescenzago* (1943), a été même l'un de ses premiers écrits, précédé seulement par les récits *Plomb* et *Mercur* (1941) qui entrèrent beaucoup plus tard (1975) dans *Le système périodique*. L'écrivain turinois Ernesto Ferrero, ancien directeur d'édition chez Einaudi et directeur actuel du Salon international du livre de Turin et qui l'a très bien connu, affirme : « Celui qui était parti pour Auschwitz dans un wagon plombé était déjà un écrivain, auteur de poèmes (*Crescenzago*) et récits, il rêvait – sans l'avouer à lui-même - de vivre de son travail d'écrivain. De l'écrivain, il avait l'oeil, c'est-à-dire la capacité de choisir et isoler parmi des millions de détails opaques le détail significatif [...] et l'imagination débordante [...] » (Ferrero, 2003).

Analyse des poèmes

Grâce à la quantité réduite des poèmes, la recherche pour mettre en lumière la présence de la géographie dans son œuvre poétique est relativement aisée, si on la compare à celle que j'ai effectuée dans tout son oeuvre pour mon mémoire de licence (Hochkofler, 2001). Cet article est aussi une invitation à découvrir le poète Primo Levi. Sa géographie vécue est présente avec force et originalité dans les neuf poèmes présenté ici.

Crescenzago

*Peut-être n'y as-tu jamais songé,
Mais le soleil se lève aussi à Crescenzago,
Se lève et cherche à voir s'il y aurait un pré,
Quelque forêt, une colline, un lac ;
Mais il n'y en a point, alors il se renfrogne
Et pompe des vapeurs du Naviglio à sec.*

*Le vent dévale à toute allure des montagnes,
Et court en liberté par la plaine infinie,
Mais, dès qu'il aperçoit cette cheminée d'usine,
Hop, il fait demi-tour et s'enfuit au plus loin,*

*Car tellement noire est la fumée, et si toxique,
Qu'il a peur d'en avoir le souffle coupé net.*

*Les vieilles, assises, consomment les heures,
Et comptent les jours quand tombe la pluie.
Le visage des enfants a la couleur
Eteinte de la poussière au long des rues.
Ici les femmes ne chantent jamais,
Seul, rauque et assidu, le tram s'éraille.*

*A Crescenzago il y a une fenêtre,
Et derrière une jeune fille qui s'étiole.
Toujours, de la main droite, elle tire l'aiguille.
Elle coud, elle ravaude et regarde la montre,
Et lorsque siffle enfin l'heure de la sortie,
Elle soupire et pleure, c'est toute sa vie.*

*Quand la sirène retentit à l'aube, ils se traînent
Hors du lit, les cheveux en désordre.
Ils sortent dans la rue la bouche pleine,
Les yeux battus et l'air abasourdi ;
Ils regonflent les pneus du vélo, ils n'allument
Que la moitié d'une cigarette.*

*Du matin jusqu'au soir, ils font se promener
Le rouleau compresseur haletant, noir et torve,
Ou passent la journée à surveiller
Sur le cadran l'aiguille qui tremblote.
Ils font l'amour le samedi soir
Dans le fossé de la maison cantonnière.*

Crescenzago, février 1943 (Levi, 1997:13)

Crescenzago se situe géographiquement dans la périphérie industrielle de Milan. Le poème a été composé quand l'auteur, dans le contexte de la guerre, a été embauché par la filiale de la firme pharmaceutique suisse

Wander pour mener une recherche sur un médicament soignant le diabète. C'est son deuxième travail après l'essai non abouti de récupérer le nickel contenu en faible quantité dans une mine d'amiante du val d'Aoste (l'épisode est raconté dans le récit *Nickel* du *Système périodique* (Levi, 1987). Il vit en symbiose avec d'autres jeunes juifs turinois, passionnés comme lui de culture et de montagne. Milan, ville dynamique et ouverte en dépit de la guerre et des lois raciales, qui avaient interdit études et occupations à ceux qui portaient dans leurs papiers d'identité l'inscription « race juive » leur avait donné du travail.

Le soleil à Crescenzago cherche un pré, des forêts, une colline, un lac, mais il est vite déçu. A la vue de la cheminée et de sa fumée noire, le vent de la montagne fait demi-tour et s'échappe dans la pleine infinie. Le paysage urbain présente un Naviglio²³ à sec qui exhale des vapeurs ; une cheminée d'usine expire une fumée « tellement noire » et « si toxique » pour le vent et pour les êtres humains. Le visage des enfants a la couleur éteinte de la poussière des rues. Les bruits sont sinistres : le tram, rauque et assidu, le rouleau compresseur haletant, noir et torve, et la sirène qui retentit à l'aube pour marquer le commencement d'une lourde et triste journée de travail. D'ailleurs ici, les femmes ne chantent pas.

La contraposition est évidente : d'une part est mise en relief la beauté du paysage naturel des montagnes, prés, forêts, collines et lac, et d'autre part, la laideur tragique du paysage urbain. Bien sûr, à cette sombre vision contribue son état d'âme, qui ne peut pas être gai ni sans souci. La discrimination pèse beaucoup, la guerre s'approche de plus en plus et, avec elle, des indices, encore flous, d'un futur sinistre qui l'attend en tant que juif, mais le constat de la désolation inhumaine d'une banlieue industrielle montre une lucidité écologique très prévoyante. Pendant cette période, on brûlait en plus du charbon de très mauvaise qualité qui produisait de la fumée noire et beaucoup de poussière. Primo Levi a toujours manifesté cette sensibilité critique à l'égard de l'état de l'environnement. En pleine révolution industrielle anglaise, John Ruskin vers 1880, décrivait aussi la pollution effrayante qui enveloppait Manchester (Cosgrove, Thornes, 1981:39).

BUNA

*Pieds en sang, terre maudite,
 La cohorte est longue dans les matins gris.
 Fume la Buna aux milles cheminées,
 Tel que les autres jours, un jour nous attend.
 La sirène est terrible à l'aube :
 «Vous, multitude aux visages éteints,
 Sur la monotonie atroce de la boue,²⁴
 Un nouveau jour de souffrance est né. »*

*Camarade épuisé, je peux voir dans ton cœur,
 Et je lis dans tes yeux, camarade souffrant,
 Dans ta poitrine, il y a le froid, la peur, le rien,
 Tu as brisé en toi la dernière valeur.
 Camarade gris, tu fus un homme fort,
 Près de toi une femme marchait.
 Camarade vide qui n'as plus de nom
 Homme désert qui n'as plus de larmes,
 Si pauvre que tu n'as plus mal,
 Si fatigué que tu n'as plus peur,
 Homme éteint qui fus un homme fort :
 Si jamais nous nous retrouvions face à face,
 Là-haut dans la tendresse ensoleillée du monde,
 Quel visage aurions-nous l'un pour l'autre, lequel ?*

DÉCEMBRE 1945 (LEVI, 1997:15)

Buna est le deuxième poème qu'il a écrit. Le mois d'octobre, il venait de rentrer, après le long périple qui suivit la libération du camp par les Soviétiques et décrit dans *La trêve*. Les souvenirs sont encore frais et brûlants. Buna est le nom de la fabrique dont la construction fut achevée par les déportés dans l'un des camps d'Auschwitz, dans le but, jamais atteint, de produire de la gomme synthétique. Il y avait donc un laboratoire de chimie auquel il fut attribué, après quelques mois d'épuisant travail manuel.



Fig. 1 : La Buna, la fabrique chimique de Auschwitz, dans laquelle Primo Levi a travaillé pendant la dernière partie de sa déportation (ca 1943)

On peut associer les cheminées qui fument et la sirène *terrible à l'aube* ; images qui se trouvent dans *Crescenzago* sous la forme d'une anticipation prophétique. Ici naturellement tout est poussé à une limite extrême : la boue est atroce et *un nouveau jour de la souffrance est né*. Cette souffrance due aux pieds en sang dans la terre maudite, est provoquée par les horribles chaussures du camp. Dans *Si c'est un homme*, qui à ce moment-là est en préparation, ce concept est très bien souligné. L'adjectif *éteint* mérite une attention particulière. Dans *Crescenzago*, c'est la couleur *éteinte* de la poussière sur le visage des enfants, ici sont *éteints* les visages de toute une multitude d'hommes *éteints*. La désolation de la périphérie d'une grande ville pendant la guerre produit les mêmes résultats sur les traits des habitants que la situation de mort lente et imminente pour les déportés juifs du camp. C'est la vie qui s'est déjà éteinte.

Le glacier

*Un regard tout au fond de la gueule verdâtre,
 [...]
 En lui sommeille une morne puissance,
 Et quand, dans le silence, sous la lune,
 La nuit, de loin en loin, il crisse et gronde,
 C'est que dans sa torpeur, sur sa couche de pierre,
 Gigantesque rêveur, il tente
 De se retourner, mais en vain.*

Avigliana 15 mars 1946 (id.:28)

Les glaciers du Grand Paradis et du Val d'Aoste appartiennent au paysage de prédilection de l'écrivain. On les retrouve dans d'autres de ses écrits. Ici, c'est un géant coincé dans un lit étroit dont il cherche à se libérer en s'étirant avec de grands efforts. On peut entendre ses cris dans le silence des nuits de bivouac et aussi en constater les marques sur les roches des vallées comme sur les dalles en pierre des trottoirs de Turin. La date et le lieu appartiennent à une période dans laquelle la vie a repris le dessus. Il a trouvé du travail dans une usine chimique à Avigliana, jolie bourgade située dans les collines morainiques près de Turin et proche de deux petits lacs. Il a renoué le lien avec ses montagnes, et, encore plus important, il vient de connaître Lucia, le grand amour de sa vie qui va devenir sa femme. Lucia est très présente dans les poèmes de cette période.

Le poème suivant, beaucoup plus récent, montre à nouveau ses soucis écologiques.

Les mouettes de Settimo

*De méandre en méandre, d'année en année,
 Les maîtresses du ciel ont remonté le fleuve,
 Le long des berges, depuis le flot impétueux des embouchures.
 Elles ont oublié le ressac, les embruns,
 Les chasses rusées et patientes, les crabes délicieux,*

*Elles ont fait voile en amont,
[...]*

Elles avancent, « d'anse en anse, » « toujours plus loin, » par Viadana l'éteinte. L'« haleine tiède de l'autoroute » les accompagne, elles font leur nid « entre plaques de goudron et lambeaux de polythène. »

*Fuyant la mer, attirées par notre abondance.
Et les voilà qui planent, inquiètes, sur Settimo :
Leur passé oublié, elles fouillent nos ordures.
Alléchées par nos immondes
Décharges, et toujours plus grasses.*

9 avril 1970 (Id.:52)

Le poème est rythmé par une série détaillée de noms de localités et de lieux : Crespino, Polesella, Ostiglia, Luzzara, Viadana, Caorso, Crémone, Plaisance, l'embouchure du Tessin, le pont de Valenza, Chivasso, Settimo, aux portes de Turin. Il suffit d'avoir sous les yeux une carte géographique du cours du Pô pour en remonter aisément le courant de la mer Adriatique à Turin.

L'adjectif *éteinte* qualifie la petite ville de Viadana. Il est encore lié à une image de mort ou de fin imminente. Dans ce cas, il s'agit probablement de l'extinction de la petite communauté juive, laquelle, dans un éclat d'orgueil, venait de bâtir une belle synagogue vers la première moitié de 1800, qui resta inachevée. Pour des raisons démographiques et économiques, les juifs de Viadana émigrèrent, attirés par des villes proches comme Mantoue, et surtout Milan, dont la communauté était en pleine expansion. Dans *La Trêve* (Levi, 1988), l'auteur définit la ville de Iasi en Roumanie comme une *città spenta* (éteinte), dans laquelle avait existé une communauté juive florissante, détruite pendant la guerre. Cependant, la traduction française *ville morte* (Levi, 1988:225) fait perdre la permanence de la signification du mot *éteint* pour Primo Levi.

Vers la vallée

*Les chariots peinent vers la vallée,
 La fumée des feux de broussailles
 Glauque et amère stagne.
 Une dernière abeille
 Sonde en vain les colchiques ;
 Lentement, gorgés d'eau.
 Les éboulis s'effondrent.
 Le brouillard, entre les mélèzes, monte, rapide,
 Comme appelé : j'ai tenté en vain de le suivre
 De mon pas lourd de chair. Bientôt, il va
 Retomber en pluie : la saison est finie.
 Notre moitié du monde navigue vers l'hiver.
 Et toutes nos saisons, sous peu, vont prendre fin :
 Jusqu'à quand me seront fidèles ces bons membres ?
 Il s'est fait tard pour vivre et pour aimer,
 Pour pénétrer le ciel, pour comprendre le monde.
 Il est temps de descendre
 Vers la vallée, le visage fermé, muet,
 D'aller nous réfugier à l'ombre
 Quotidienne de nos soucis.*

5 septembre 1979 (Levi, 1997:55)

Dans ce poème, la saison est aussi l'automne de sa vie ; il vient d'avoir soixante ans. Son pas est devenu lourd : "la saison est finie./ Notre moitié du monde navigue vers l'hiver." Les images nous renvoient à des paysages de montagne, qui lui sont propres. Dans la description de la fumée stagnante des feux de broussailles, apparaît la couleur *glauque* et l'odeur *amère*. Il utilise toujours tous ses sens, pas seulement la vue, et se montre très sensible à l'odorat, ce sens négligé. Dans un petit essai intitulé « Le langage des odeurs », inséré dans *Le métier des autres*, Primo Levi (1992) dit que son choix de la chimie a été sûrement influencé par la possibilité d'exercer son nez. Il regrette la pauvreté du langage pour exprimer les odeurs, et la difficulté de transmettre au

lecteur une idée univoque à l'aide de qualificatifs, comme c'est le cas ici pour *amère*.

La conclusion est vraiment sans espoir : il est temps, « le visage fermé, muet, » de se mettre à l'abri, « à l'ombre / Quotidienne de nos soucis. »

Néanmoins, le poème qui suit montre un tout autre état d'âme. La fantaisie court en toute liberté dans l'évocation de son premier atlas de géographie à l'école. Les noms des différents pays, leur dessin coloré sur les cartes, suggèrent des jeux des mots, des associations burlesques et des images surréelles. L'adulte retrouve, en s'amusant, ses souvenirs de jeunesse. Ce poème est un hymne joyeux à la géographie.

Le premier atlas

*Abyssine abyssale, Irlande irascible, irisée,
Suède d'acier bleu,
[...]
Argentine résonante de sonnaillles
Suspendues au cou de milles vaches argentées,
[...]
Brésil braisé aux braises des tropiques,*

(Le nom *Brasil*, vient d'un arbre le *pau Brasil*, à l'écorce rouge comme une braise, *brasa* en portugais.)

Bolivie rouge sombre, terre de timbres-poste,

(La Bolivie était connue par ses timbres postes représentant des sujets naturels très colorés comme des oiseaux, des papillons et des fleurs.)

*[...]
Grèce effrangée, pis de vache pendant,
Entouré d'innombrables éclaboussures de lait rose.
Angleterre impassible et austère, spirituelle lady,
[...]*

*Mer Caspienne, ours dansant sur la boue des paluds.
[...]
Uruguay, Paraguay, petits perroquets,
Afrique et Amérique du sud, méchants fers de lance
Brandis pour menacer l'Antarctique de personne.*

(La forme des certains pays évoque des dessins d'animaux et d'objets. Il s'agit évidemment de métaphores géographiques, qui n'appartiennent pas seulement à l'imagination d'un écolier ; on les trouve aussi dans le langage géographique courant.)

*Aucune des terres inscrites dans ton destin
Ne te parlera jamais le langage
De ce premier atlas qui est le tien.*

28 juin 1980 (Levi, 1997:58)

Une vallée

*Il est une vallée que je garde secrète,
L'accès en est difficile :
Des escarpements en barrent l'entrée,
Des broussailles et des gués dans les eaux rapides,
Et des sentiers effacés, à peine des traces.
Ignorées des atlas, des cartes,*

Le poème dans sa première partie, décrit de façon précise une vallée secrète qui correspond à un paysage montagnard bien connu de l'auteur.

« En bas, il y a des bouleaux, des hêtres,/Plus haut, des sapins et de grands mélèzes », ce qui correspond exactement à l'étagement normal des arbres dans les Alpes de ses randonnées. Cependant, à côté des éléments très réalistes, apparaissent déjà des aspects surnaturels. La vallée porte des signes gravés sur les parois de roc qui montrent une ancienne et mystérieuse fréquentation. Encore plus haut « il y a sept lacs/D'une eau restée pure,/Transparents et noirs, glacés et profonds. » Le numéro sept a une valeur symbolique.



Fig. 2 : Primo Levi sur un sommet des alpes occidentales. Photo de Silvio Ortona, avec lequel il a aussi partagé sa passion pour la montagne (années 1980)

Le final représente un véritable coup de théâtre. Tout en haut, près du col, où normalement les arbres ne croissent plus,

*Il y a un arbre, un seul, florissant,
Plein de vigueur et toujours vert
Auquel personne n'a donné de nom :
C'est peut-être celui dont parle la Genèse ;
Il porte des fleurs et des fruits en toute saison,
Même quand la neige fait ployer ses branches.
[...]*

Ce véritable arbre de l'Eden qui se trouve tout en haut, souligne l'aspect mythique de la montagne.



Fig. 3 : Primo Levi et son grand ami Alberto Salmoni sur un sommet des alpes piémontaises (ca 1940)

L'auteur le fait suivre par un commentaire de genre scientifique, un peu ironique : « De son espèce il est le seul et se féconde lui-même. »

*Son tronc porte d'anciennes blessures
D'où pleure goutte à goutte une résine,
Amère et douce, porteuse d'oubli.*

24 novembre 1984 (Id.:104)

Le dégel 2 février 1985 (Id.:112)

*Quand la neige sera toute fondue
Nous irons en quête du vieux sentier,
Celui qui se couvre de ronces*

*Au pied du mur du monastère,
Et tout sera comme autrefois.*

Les herbes se montreront à nouveau, celles qui « sont rares /Et bonnes contre le mal /Qui a nom mélancolie. » La vie végétale reprend avec élan et vigueur.

[...]
*Nous sommes bien las de l'hiver :
Du gel la morsure a laissé sa marque
Sur la chair, l'esprit, la boue et l'écorce,
Vienne le dégel, et fonde le souvenir
Des neiges de l'an passé.*

Ce poème fait pendant à Vers la vallée, mais ici le poète, las de l'hiver qui l'a marqué dans sa chair, montre le désir de retrouver son élan vital.

Almanach

[...]
*Les glaciers continueront
De meuler le roc en crissant,
Ou de s'effondrer tout à coup,
En tronquant la vie des sapins.*

Les fleuves, la mer, les étoiles, les planètes et les comètes continueront à suivre la loi naturelle et la terre redoutera les lois immuables de l'univers.

*Mais pas nous. Nous espèce rebelle,
Riche en génie, pauvre en bon sens,
Nous détruirons et corrompons
De plus en plus hâtivement ;
Vite, vite amplifions le désert*

Dans les forêts d'Amazonie,

Vingt ans après, l'état de la planète a même dépassé le pessimisme prophétique de ce poème. Sorte de testament spirituel, il est le dernier qu'il ait écrit, trois mois avant son décès, le 11 avril 1987. Depuis lors, les déserts se sont étendus et la destruction des forêts d'Amazonie, du Congo et d'Indonésie continue sans cesse. Les sources du PNUE²⁵ affirment qu'en 1998, il ne restait plus que 86,3 % de la surface de l'Amazonie, 377 200 km² ayant été défrichés en 20 ans. Depuis lors on peut ajouter 150.000 km² à la fin de 2006.²⁶

La lucidité du poète anticipe les conséquences de cette frénésie destructrice aveugle et irresponsable en regard des sentiments les plus profonds de l'être humain.

Dans le cœur vivant de nos villes,

Dans nos propres cœurs.

2 janvier 1987 (Levi, 1997:128)

Le désert désormais s'étend du cœur de nos villes au cœur aride des êtres humains.



Fig. 4 : Primo Levi à vélo sur la route autour du lac d'Orta (Piémont)
(ca 1938-1939)

Bibliographie critique

Azzari, M. (1996), « L'aiuola che ci fa tanto feroci: paesaggi e città nella Divina Commedia », in *Rivista Geografica Italiana*, 103, pp. 619-670.

Bailly, A. et Scariati, R. (1990). *L'humanisme en géographie*, Paris, Anthropos.

Cosgrove, D. (1981), "On Truth of Clouds : John Ruskin and the Moral Order in Landscape", in D.C.D. Pocock (ed.), *Humanistic Geography and Literature*, op., cit. pp. 20-46.

Fanis de M. (1996), "Geografia e letteratura: le elegie istriane di Biagio Marin", *Rivista Geografica Italiana*, 104, pp. 49- 74

Ferrero, Ernesto (2003), "La solitudine di Primo Levi" (Intervento inaugurale al Convegno Diffusione e conoscenza di Primo Levi nei paesi europei, Torino, 9-11 ottobre 2003)

http://www.ernestoferrero.it/ita/testo_completo.asp?IDARTICOLO=52 T. d. a.

- Gillet, A. (2007), *Sur le chemin du haïku, Poésie, géographie, géopoétique*. Département de Géographie, Faculté de sciences économiques et sociales, Université de Genève.
- Hochkofler, G. (2001), *Le geografia di Primo Levi*, mémoire de licence, Département d'italien, Faculté des Lettres, Université de Genève.
- Lévy, B. (1990), "L'apport de la philosophie existentielle à la géographie humaniste" in *L'humanisme en géographie*, Paris, Anthropos, pp. 77-86.
- Lévy, B. (1997), "Géographie culturelle, géographie humaniste et littérature : position épistémologique et méthodologie", *Géographie et cultures*, 21, pp. 27-44.
- Pocock, D.C.D. ed. (1981), *Humanistic geography and Literature : essay on the experience of place*. London, Barnes and Noble.
- Rastier, François (2005), *Ulysse à Auschwitz*, Paris, Cerf.
- Tuan, Yi-Fu (1990), *Topophilia: a study environmental perception attitudes*. New York, Columbia University Press.
- Tuan, Yi-Fu (2000), *Espace et lieu : la perspective de l'expérience*. Trad. Celina Perez, Gollion, Infolio.

Bibliographie de Primo Levi

- Se questo è un uomo*, Einaudi, 1958. *Si c'est un homme*, Robert Laffont, 1987, 1996.
- La Tregua*, Einaudi, Torino, 1961. *La trêve*, Paris, Grasset, 1966, 1988.
- Storie naturali*, 1966. *Histoires naturelles*, Gallimard, 1994.
- Vizio di forma*, 1971. *Le fabricant de miroirs*, Liana Levi, 1989.
- Lilit e altri racconti*, 1971. *Lilith*, Liana Levi, 1987, 1998, et Livre de poche, 2001.
- Il sistema periodico*, Einaudi, 1975. *Le système périodique*, Albin Michel, 1987.
- La chiave a stella*, Einaudi, 1978. *La clé à molette*, Julliard, 1980.
- La ricerca delle radici*, Einaudi, 1981. *A la recherche des racines*, Mille et une nuits, 1999.
- Se non ora quando*, Einaudi, 1982. *Maintenant ou jamais*, Julliard, 1983, éd. 10-18, 1990.
- Ad ora incerta*, Garzanti, 1984. *A une heure incertaine, poèmes*, trad. Louis Bonalumi, Gallimard, Paris 1997.
- L'altrui mestiere*, Einaudi, 1985. *Le métier des autres*. Gallimard, 1992.
- I sommersi e i salvati*, Einaudi, 1986. *Les naufragés et les rescapés*. Gallimard, 1989.
- I racconti*, Einaudi, 1996.
- Opere*, Einaudi, 2 vol. 1997.

L'ultimo Natale di guerra, Einaudi, 2000. *Le dernier Noël de guerre*, UGE, 2002.

L'asimmetria e la vita, Articoli e saggi, 1955-1987, Einaudi, 2002.

Le Devoir de mémoire, entretien avec Anna Bravo et Federico Cereja, Paris, Fayard, 1995, 2000.

Conversations et entretiens, Laffont, 1998.

Les livres édités en italien après sa mort sont des recueils d'articles publiés dans des journaux, surtout *La Stampa* de Turin à laquelle il a longtemps collaboré.

Source des illustrations :

Les photos de cet article ont été gracieusement autorisées à la publication par le Directeur du *Museo Diffuso della Resistenza, della Deportazione, della Guerra, dei Diritti e della Libertà* de Turin, où elles ont été présentées lors de l'exposition « Primo Levi: i giorni e le opere », 18 avril – 14 octobre 2007.